

## Georges Canguilhem, *La Connaissance de la vie* Séance 5 – Nature, normes, écarts

= perspective axiologique (qui concerne les valeurs).

Pluriel de notre thème → diversité, pluralité des expériences de la nature ; avec parmi elles nécessairement des expériences-limites.

Comment juger ces différentes expériences de la nature ? Cette question a-t-elle un sens ? Ou faut-il s'interdire tout jugement normatif [jugement qui apprécie ou qualifie un fait relativement à une norme] à ce propos ?

Cette perspective est abordée dans les deux derniers articles du recueil, « Le normal et le pathologique », « La monstruosité et le monstrueux », qui ont pour point commun l'usage du concept de **norme**.

### I. La notion de normativité biologique

#### I.1. La vie comme activité normative

Attention, on l'a vu (cf. dissertation Baudelaire), à ne pas commettre d'erreur sur le concept de norme, qui est un concept hybride chez Canguilhem. Le philosophe utilise en effet le même terme pour parler de « normes vitales » ou « biologiques » (cf. p. 187 et 209, par ex.) et de « normes éthiques » ou « sociales » (cf. p. 43 et 209, par ex.). Ce sont les premières qui nous intéresseront ici.

Dans son sens biologique, la normativité peut être définie comme l'activité par laquelle toute forme de vie fait le tri entre des éléments de l'environnement qu'elle valorise et des éléments qu'elle dévalorise (cf. notre **Séance 3** sur la question du rapport au milieu).

« [...] la vie n'est pas indifférente aux conditions dans lesquelles elle est possible, [...] la vie est polarité et par là même position inconsciente de valeur, bref [...] la vie est en fait une activité normative. » (*Le Normal et le Pathologique*)

La vie est ainsi intrinsèquement normative : elle institue des normes pour se perpétuer. Les êtres vivants font constamment des jugements axiologiques, mais il s'agit de jugements inconscients et immanents – jugements d'intérêt, de santé, de plaisir – qui n'ont rien à voir avec des valeurs transcendantes (le Bien, le Juste, le Vrai). La vie est donc amoral.

On peut enfin noter que ce n'est qu'au gré d'une multiplicité d'expériences-tentatives que l'organisme peut devenir normatif, instituer sa propre norme.

#### I.2. Une notion qui n'a pas de sens absolument

« Sa propre norme », car « le terme de “normal” n'a aucun sens proprement absolu ou essentiel » (« N&P », p. 208).

#### → Relativité individuelle

Canguilhem fait du vivant le centre, le pôle qui institue la normalité. C'est ce que signifie l'expression « la valeur est dans le vivant » (p. 205) : chaque être vivant « a ses normes vitales propres » (« V&M », p. 187). La question de la norme biologique ne doit ainsi pas être

pensée d'un point de vue général, toujours d'un point de vue individuel. On ne peut comprendre les normes d'un vivant qu'en se mettant à la place de ce vivant normatif.

Ex. de la **médecine**.

La notion de norme doit donc être reliée à la singularité subjective. Cela conduit à mettre au premier plan l'expérience vécue par le patient. Le médecin ne doit pas juger l'état de son patient de l'extérieur : il doit partir du point de vue du malade pour analyser l'état de ce dernier et comprendre son activité normative propre. Car il n'y a pas de fait qui soit par lui-même normal – ou pathologique.

### → **Relativité situationnelle**

De même, la notion de norme doit toujours être renvoyée au cadre de l'expérience dans laquelle elle a une valeur. C'est depuis l'individu qui expérimente son milieu qu'il faut s'interroger sur ce qui est normal ou ce qui ne l'est pas : la norme se comprend par rapport à une situation donnée :

« ni le vivant, ni le milieu ne peuvent être dits normaux si on les considère séparément, mais seulement dans leur relation » (« N&P », p. 208)

Il faut donc considérer le vivant relativement à l'environnement dans lequel se trouve et qui fait sens pour lui. Par exemple, une mutation génétique n'a pas de valeur absolument mais toujours dans un contexte précis.

## **II. La créativité de la vie et ses corollaires**

La vie est présentée par Canguilhem dans *La Connaissance de la Vie* comme une activité créatrice. « [L]a vie c'est la création » écrit le philosophe, en reprenant une formule de Claude Bernard (« Exp. », p. 49).

### **II.1. Vie et variations**

#### **- La condamnation scientifique des écarts**

La variation, l'irrégularité, l'écart sont des phénomènes inhérents à la créativité de la vie, ce que les scientifiques ont du mal à admettre :

« Trop souvent, les savants tiennent les lois de la nature pour des invariants essentiels [...]. Dans une telle vue, le singulier, c'est-à-dire l'écart, la variation, apparaît comme un échec, un vice, une impureté » (« N&P », p. 201)

Les scientifiques ont en effet tendance à postuler l'existence, pour chaque espèce, d'un archétype et donc à référer chaque individu à ce type préétabli ; ils sont alors incapables de « concevoir le rapport de l'individu au type autrement que comme celui d'une altération à partir d'une perfection idéale posée comme essence achevée » (« N&P », p. 204).

#### **- La singularité individuelle comme expérience**

On sait au contraire l'importance que Canguilhem accorde à la singularité individuelle. Cette singularité implique l'idée de différence, comme le philosophe le souligne en rappelant le « principe des indiscernables » formulé par Leibniz : « il n'y a pas deux individus semblables et différant simplement *solo numero* » (« N&P », p. 204).

Il convient donc d'interpréter ces variations individuelles bien plus positivement que ne le font les scientifiques :

« Bref, on peut interpréter la singularité individuelle comme un échec ou comme un essai, comme une faute ou comme une aventure. » (« N&P », p. 205)

« Essai » ou « aventure » : les formes que la vie prend dans la singularité des individus sont présentées ici comme des **expériences-tentatives**.

La validité – c'est-à-dire la valeur – de ces expériences, de ces singularités individuelles, dépend de « leur réussite de vie éventuelle » (« N&P », p. 205). Il n'y a en ce sens pas de formes intrinsèquement bonnes ou mauvaises, d'échecs ou de réussites absolus :

« De même qu'en guerre et en politique il n'y a pas de victoire définitive, mais une supériorité ou un équilibre précaire, de même, dans l'ordre de la vie, il n'y a pas de réussites qui dévalorisent radicalement d'autres essais en les faisant apparaître manqués. [...] Les réussites sont des échecs retardés, les échecs des réussites avortées. C'est l'avenir des formes qui décide de leur valeur » (« N&P », p. 206)

Cet « avenir des formes » dépend des circonstances, du milieu dans lequel vivent les formes en question. Quand les circonstances du milieu sont stables, elles vont favoriser les formes existantes ; c'est ce que l'on appelle la sélection « conservatrice » (p. 207). Quand les circonstances sont critiques voire catastrophiques, les essais les plus hasardeux, les formes qui innoveront dans la résolution des problèmes posés par le milieu, vont être valorisées ; on parle alors de sélection « novatrice » (p. 207). On voit donc que les termes « réussite » et « échec » ne valent que relativement à un milieu.

### - Créativité et viabilité

S'inspirant de la pensée de Darwin, Canguilhem souligne que cette diversité des formes est un signe de vitalité pour une espèce biologique :

« Un genre vivant ne nous paraît pourtant un genre viable que dans la mesure où il se révèle fécond, c'est-à-dire producteur de nouveautés [...]. On sait assez que les espèces approchent de leur fin quand elles se sont engagées irréversiblement dans des directions inflexibles et se sont manifestées sous des formes rigides » (« N&P », p. 205)

La « production de nouveautés » permet à une espèce d'explorer constamment de nouvelles voies d'évolution ; au contraire les « formes rigides » annoncent sa disparition.

Nous allons voir, en abordant à présent la distinction du normal et du pathologique, que ce qui est vrai pour la santé d'une espèce l'est aussi pour la santé de chaque individu.

## II.2. « Le normal et le pathologique »

### - Santé vs maladie

Canguilhem souligne « l'identité, attesté dans le langage, entre valeur et santé ; *valere* en latin c'est se bien porter » (« N&P », p. 205).

La santé est définie comme l'« état physiologique normal de l'organisme d'un être vivant, en particulier d'un être humain qui fonctionne harmonieusement, régulièrement, dont aucune fonction vitale n'est atteinte, indépendamment d'anomalies ou d'infirmités dont le sujet peut être affecté » (*TLFi*). Mais que signifie exactement, selon Canguilhem, le fait, pour un vivant d'être en bonne santé, par opposition au fait d'être malade ?

La santé d'un organisme consiste dans le fait que ce vivant déploie sa vie avec succès. Cela passe par le fait d'**affronter des risques** et d'être capable de **souplesse** dans l'instauration de normes, en ayant toujours l'**initiative**.

### → affronter des risques

Pour Canguilhem, la santé n'est pas un état stable, c'est une conquête de tous les instants. Non pas une absence de problèmes mais une victoire sur tous les problèmes :

« vivre, [...] ce n'est pas seulement végéter et se conserver, c'est affronter des risques et en triompher » (« N&P », p. 215)

Canguilhem est ici très inspiré par Nietzsche et son concept de Grande Santé exposé dans *Le Gai Savoir*<sup>1</sup>. Tout comme Nietzsche, Canguilhem considère que vouloir se conserver, vivre dans la moyenne, c'est déjà être malade. Être en bonne santé, c'est au contraire vouloir se développer et grandir, et pour cela prendre des risques. La vie est une puissance d'autodépassement permanente, une surenchère continuelle.

### → faire preuve de souplesse

« Une vie saine, une vie confiante dans son existence, dans ses valeurs, c'est une vie en flexion, une vie en souplesse » (« V&M », p. 187-188)

Comme dans le cas des espèces (cf. *supra*), la rigidité, la crispation sur une norme unique est signe de mauvaise santé. La maladie correspond à un rétrécissement des normes, au fait de ne pouvoir admettre qu'une norme de vie. Un individu en bonne santé, au contraire, se caractérise par sa « capacité de tolérer des variations des normes », par le fait qu'il est « capable de plusieurs normes » (p. 215) :

« La santé est précisément [...] une certaine latitude, un certain jeu des normes de la vie et du comportement » (p. 215)

On peut relever ici les termes *latitude* (« liberté d'action ») et *jeu* (« facilité de mouvement ») qui expriment tous deux la souplesse de la santé.

### → avoir l'initiative

La question de l'initiative est centrale chez Canguilhem. Qui est à l'origine de la cohérence de mon milieu ?

L'organisme vivant a un besoin vital que ce soit lui-même : pour être en bonne santé, il a besoin d'être le foyer de sa propre perspective, de sa propre expérience de la nature. Tout être vivant veut ainsi être sujet et créateur de la norme, du normatif.

Lorsqu'au contraire le vivant n'a pas l'initiative, lorsque l'équilibre avec le milieu est troublé et que l'organisme est commandé du dehors, le vivant se trouve dans une situation pathologique, catastrophique. Nous verrons dans notre **Séance 6** que l'expérimentation correspond à un tel cas de figure :

« La situation du vivant commandé du dehors par le milieu, c'est ce que Goldstein tient pour le type même de la situation catastrophique. C'est la situation du vivant en laboratoire » (« V&M », p. 188)

---

<sup>1</sup> « La grande santé – une santé que non seulement on possède mais qu'il faut aussi conquérir et reconquérir puisqu'il faut sans cesse la risquer et la remettre en jeu » (Nietzsche, *Le Gai Savoir*, 1882).

## - Anomal (= le différent), anormal (= le pathologique)

Il convient de s'arrêter un instant sur une distinction terminologique et conceptuelle établie par Canguilhem dans « Le normal et le pathologique ».

Le philosophe rappelle que l'on a tendance à confondre *anormalité* et *anomalie*, et que l'on a en outre couplé le substantif *anomalie* à l'adjectif *anormal* car l'adjectif *anomal* est « aujourd'hui désuet » (« N&P », p. 205). Il y a là une confusion problématique pour Canguilhem qui va chercher à distinguer ce que le langage courant assimile abusivement.

### → *anomal*

*Anomalie* et son dérivé *anomal* proviennent du grec *omalos*, qui signifie « lisse ». Par ces termes, on désigne simplement une variation, une différence, sans porter de jugement :

« Une anomalie, c'est étymologiquement une inégalité, une différence de niveau. L'anomal c'est simplement le différent » (« N&P », p. 205)

Pour détecter une anomalie, on compare donc un individu à son type spécifique (la forme statistiquement la plus représentative dans l'espèce à laquelle appartient) et on met en évidence, objectivement, le caractère atypique de tel état de chose.

Or puisque la vie n'est pas matière inerte, il y a nécessairement de la différence, des « tentatives dans tous les sens » (« M&O », p. 152). L'anomalie est donc simplement la manifestation de la fécondité de la vie.

Dire « c'est anormal », c'est dire quelque chose de plus.

### → *anormal*

*Anormalité* et son dérivé *anormal* proviennent du latin *norma*, qui signifie « équerre ». Avec l'emploi de ces termes, on émet un double jugement de valeur : on affirme que le type spécifique est la « bonne forme » ; on affirme que les formes excentriques sont moins bonnes que les formes typiques, qu'elles sont pathologiques. Ces termes servent donc à dénoncer quelque chose comme non-conforme aux attentes ou aux exigences. Cela revient, selon Canguilhem, à nier la diversité des expériences de la nature, à affirmer qu'il n'y a qu'une seule bonne manière de vivre à l'intérieur de chaque espèce : c'est de l'essentialisme.

Pourtant, toutes les expériences-tentatives de la vie ne se valent pas. Et Canguilhem défend, dans sa thèse de médecine, l'idée que la fonction des médecins est de juger les anormalités, de distinguer ce qui est sain de ce qui est pathologique. Comment le faire sans tomber dans l'essentialisme ? On l'a déjà dit, en jugeant chaque forme de vie par rapport à elle-même. Il n'y donc pas de « bonne » façon de vivre dans l'absolu : c'est la vie de chaque individu qui fait office de référentiel d'évaluation.

Le médecin doit donc comprendre si son patient vit sa situation comme un problème. Si tel est le cas, le médecin va lutter aux côtés de son patient contre l'anormal, le pathologique, pour la santé et la vie. En cela, la médecine est un prolongement de l'activité vitale, le médecin prend « le parti de la vie » (*Le Normal et le Pathologique*).

## - La maladie : autres normes, autre individu

Une dernière remarque. Les médecins ont souvent considéré que la maladie comme une simple modification quantitative : il n'y aurait qu'une différence de degré entre la santé et l'état pathologique. C'est par exemple la position positiviste de Claude Bernard, « selon laquelle l'état pathologique est homogène à l'état normal dont il ne constitue qu'une variante quantitative en plus ou en moins » (« N&P », p. 213). On donne alors une définition uniquement

négative de la maladie (un excès ou un défaut), sans reconnaître l'inventivité que garde la vie même dans la maladie.

Pour Canguilhem au contraire, la maladie est une **modification qualitative** : une déstabilisation de ce à quoi je tiens, de ce qui fait sens pour moi, de ma normativité. Le fait d'être malade conduit à reconfigurer ma manière de vivre. Ainsi, et contrairement à ce que pourrait laisser penser la forme même du terme, Canguilhem l'*anormal* (c'est-à-dire le pathologique) n'est pas absence de normes mais institution de nouvelles normes :

« Nous ne pouvons pas dire que le concept de "pathologique" soit le contradictoire logique du concept de "normal", car la vie à l'état pathologique n'est pas absence de normes mais présence d'autres normes. En toute rigueur, "pathologique" est le contraire vital de "sain" et non le contradictoire logique de normal. [...] La maladie, l'état pathologique, ne sont pas perte d'une norme mais allure de la vie réglée par des normes vitalement inférieures ou dépréciées du fait qu'elles interdisent au vivant la participation active et aisée, génératrice de confiance et d'assurance » (« N&P », p. 214)

La maladie est une autre « allure de vie », caractérisée par des normes « vitalement inférieures » induisant un rétrécissement des possibilités de l'existence. Aussi le malade devient-il, selon Canguilhem, un **autre individu** :

« Quand un individu commence à se sentir malade, à se dire malade, à se comporter en malade, il est passé dans un autre univers, il est devenu un autre homme. » (« N&P », p. 213)

Guérir, pour Claude Bernard, c'est revenir à l'état initial de l'organisme sans que la maladie ne laisse de trace. Pour Canguilhem, au contraire, cette expérience n'est pas réversible : la personne qui guérit ne revient pas à sa vie d'avant car l'épreuve l'a marqué, a transformé sa manière de vivre. Guérir revient donc à instituer de nouvelles normes, différentes des normes précédentes. Cette idée renvoie à l'une des caractéristiques du vivant abordée dans notre **Séance 6**, l'irréversibilité : aucun retour en arrière n'est possible.

## II.2. « La monstruosité et le monstrueux »

Dans « La monstruosité et le monstrueux », Canguilhem aborde également la question de la norme et de l'écart par rapport à la norme. Le philosophe s'y livre à une vaste enquête philosophique et historique afin de comprendre ce qui se joue derrière la fascination obsessionnelle pour la figure du monstre.

### - Le monstre et la vie

#### → une monstruosité nécessairement organique

« Il faut réserver aux seuls êtres organiques la qualification de monstres » souligne Canguilhem (p. 220) ; il n'existe ainsi ni « monstre minéral », ni « monstre mécanique ». En effet, la monstruosité est le corollaire de la définition de la vie comme « expérience dans tous les sens » : le monstre est l'un des possibles de cette inventivité.

Mais, nous dit Canguilhem, « le monstre c'est le vivant de valeur négative » (p. 220). Que signifie cette formule ?

→ la monstruosité comme « contre-valeur vitale » (« M&M », p. 221)

Si la mort menace la vie de l'extérieur, la monstruosité est « la limitation de l'intérieur, la négation du vivant par le non-viable » (« M&M », p. 221). La forme vitale se déforme intérieurement.

Le monstre apparaît ainsi comme un échec de la vie, qui fait ainsi vaciller la rassurante régularité de l'ordre naturel dans lequel « le même engendr[e] le même » (p. 219) :

« En révélant précaire la stabilité à laquelle la vie nous avait habitués [...], le monstre confère à la répétition spécifique, à la régularité morphologique, à la réussite de la structuration, une valeur d'autant plus éminente qu'on en saisit maintenant la contingence » (« M&M », p. 221)

L'existence de la monstruosité bouleverse notre expérience de la nature, ébranle la confiance que nous plaçons ordinairement dans sa régularité. Tout se passe comme si la nature s'amusait à défaire elle-même ce qu'elle avait créé, à brouiller les frontières.

Cela nous touche directement car, en tant que vivants, nous sentons que nous ne sommes nous-mêmes pas à l'abri de la monstruosité : « un échec aurait pu nous atteindre et un échec pourrait venir par nous » (p. 219).

Cette idée peut nous faire penser, même si la perspective est bien différente, à la narratrice du *Mur invisible* rêvant qu'elle engendre des êtres appartenant à d'autres espèces animales et même des monstres :

« Dans mes rêves, je mets au monde des enfants qui sont indifféremment des humains, des chats, des chiens, des veaux, des ours et d'étranges êtres couverts de poils. Mais tous naissent de moi et il n'y a rien en eux qui puisse m'effrayer ou me rebuter » (p. 274)

- La monstruosité et le monstrueux

→ L'explication de la monstruosité par le monstrueux

Le monstre nous déstabilise donc, il suscite en nous à la fois la peur et la fascination. Il nous faut alors trouver une cause qui dissiperait le mystère de sa naissance. Très rapidement, le monstre est devenu doublement monstrueux : on a ajouté à la difformité morphologique, afin de l'expliquer, une difformité morale.

On pense bien sûr au lien établi par Jules Verne entre difformité physique et caractère malfaisant dans ses évocations de « monstres » de la nature tels que les cachalots. Cf. notre Séance 5 – « Une prise de conscience partielle ».

Derrière le monstre, il y aurait une « tentative délibérée d'infraction à l'ordre des choses » (p. 224). On y voit donc une dimension délictuelle (dans l'Antiquité) voire diabolique (au Moyen Âge). Dans cette perspective, Canguilhem opère une distinction lexicale entre la monstruosité et le monstrueux. La **monstruosité** désigne une malformation anatomique sans que le terme ne soit porteur d'un jugement de valeur. Le terme **monstrueux**, quant à lui, est péjoratif : il présente les monstres comme fautifs, pécheurs, méchants.

## → La réhabilitation morale des monstres

Il faudra attendre le développement de la biologie expérimentale, au XIX<sup>e</sup> siècle notamment, pour que le monstre soit dissocié du monstrueux, de la dégradation morale, et pour que sa monstruosité cesse d'apparaître comme un défi à l'ordre de la nature.

Lorsque l'on comprend mieux les processus naturels, l'existence du monstre devient compréhensible. On l'explique ainsi par l'ontogénétique<sup>2</sup> :

« La monstruosité, c'est la fixation du développement d'un organe à un stade dépassé par les autres. C'est la survivance d'une forme embryonnaire transitoire » (« M&M », p. 230)

La monstruosité n'a plus rien de mystérieux ni de monstrueux : elle est un simple arrêt ou retard de développement du vivant. Elle apparaît ainsi comme de normalité à contre-temps : « Pour un organisme d'espèce donnée, la monstruosité d'aujourd'hui c'est l'état normal d'avant-hier » (« M&M », p. 230).

Cela explique que la vie soit en réalité « pauvre en monstre » (« M&M », p. 235) car l'écart possible que lors du début du développement de l'organisme.

## → Le monstrueux et l'imagination

Mais cette pauvreté de la monstruosité contraste avec la prolifération du « monstrueux, en tant qu'imaginaire » (« M&M », p. 235).

Cet article est l'occasion, pour Canguilhem, de souligner l'inventivité exubérante de l'imagination humaine, qui dépasse même celle de la nature :

« le fantastique est capable de peupler un monde. La puissance de l'imagination est inépuisable, infatigable » (« M&M », p. 235)

Du reste, cette faculté n'a-t-elle pas été, dès l'Antiquité, « créditée du pouvoir de falsifier les opérations ordinaires de la nature » (p. 224) et donc d'engendrer littéralement des monstres ? Au XVII<sup>e</sup> siècle, un docteur prussien publie ainsi un mémoire sur le cas d'une chienne ayant donné naissance à un chiot à tête de coq ; la mère avait en effet été poursuivie dans la basse-cour par un coq d'Inde (cf. p. 225).

L'article se clôt sur l'évocation de cette « fonction sans organe » qui s'auto-produit, s'auto-enrichit, selon un mouvement « incessant ». Canguilhem utilise le néologisme « antimonde » pour désigner le produit de cette imagination, ce « monde imaginaire, trouble et vertigineux » (p. 236) dont on trouve certaines manifestations dans nos deux romans.

---

<sup>2</sup> *Ontogénétique* : étude de l'ontogénèse, c'est-à-dire de l'« ensemble des processus qui, chez un organisme animal ou végétal, conduisent de la cellule œuf à l'adulte reproducteur ».